

Le printemps 2020 confiné a été difficile pour la Terre entière. Le manque de voyage et le besoin de revenir à l'essentiel m'ont amenée naturellement à relire des haïkus d'Agnès Domergue et de Maître Bashō que j'avais dans ma bibliothèque. C'est ainsi qu'après un appel téléphonique avec Laurent et Agnès, que sont nés ces haïkus en musique, qui après avoir vécu un concert en ligne à l'espace Andrée Chédid en décembre 2020, nous ont conduit au printemps 2021 à Passavant afin que l'art vivant, vive !

Okiyo signifie « réveille-toi », « active-toi » : après un hiver de disette culturelle, la cigale a décidé de chanter et danser tout l'été 2021 pour que naisse ce projet d'ode à la nature et à la vie, car le cycle des saisons continue toujours son chemin, du renouveau printanier à la mélancolie des violons de l'automne. Le haïku, né de l'évocation de la nature et des saisons, était donc la forme poétique la plus adaptée. Nous avons ainsi souhaité créer un pont entre les musiques traditionnelles d'Asie et nos auteurs français d'hier et d'aujourd'hui. Chaque pièce est par ailleurs conçue à la fois comme un monde autonome et une étape dans le voyage de l'album : la disposition instrumentale et le caractère de chaque pièce sont pensés en lien avec les précédentes et les suivantes.

Un jour de printemps
Musiques à Passavant
Divague le chant

Clémentine Decouture

Laurent COULOMB (1977) – *Cinq Saisons de Bashō. Images d'un cycle du temps selon les haïkus de maître Bashō*, op. 43. L'œuvre a été composée pour soprano, flûte et harpe en 2017, à la demande de Clémentine Decouture pour un programme sur « l'instant présent ». Le n°1, *Printemps*, est un dialogue simple et pastoral entre la flûte et la voix. La flûte ouvre le cycle comme dans un prélude libre et souple. Le mode pentatonique est un clin d'œil à la modalité japonaise. Le n°2, *Été*, est une sorte de nocturne désabusé et lunaire, dans lequel la harpe seule fait écho à la voix. Le caractère un peu hiératique est lié à l'évocation du sanctuaire de Suma. *Automne*, n°3, est une pièce emportée, aux intervalles disjoints et rythmes erratiques, traduisant la violence des éléments et le soleil incandescent. La voix seule ouvre le n°4, *Hiver*, évocation de la désolation glacée ; elle est rejointe par quelques ponctuations de la harpe et par le chant plaintif de la flûte. Enfin, la joie et le caractère enfantin du *Nouvel An* (une saison en soi pour la culture traditionnelle japonaise) sont traduits par un motif rythmique espiègle et un langage harmonique consonant.

Susann McDONALD (1935) et Linda WOOD ROLLO (1945) – *Haïkus pour harpe seule*. Nous avons retenu quatre pièces extraites d'un recueil de haïkus instrumentaux, qui utilisent des techniques contemporaines de la harpe de façon très ludique et poétique. Le premier [7] nous montre un chat errant endormi sur un toit sous une pluie printanière : *A stray cat / Asleep on the roof / In the spring rain*. Le second [11] évoque des lumières aperçues au loin, par une nuit d'automne : *Distant lights / There they live / This autumn night*. Dans le troisième [17], on peut entendre le vent qui fait danser les brins d'herbe au son des gouttes de perles de rosée : *Dance from one blade of grass / To another / Pearls of dew*. Enfin, le dernier [23] nous conte l'histoire d'une luciole poursuivie qui décide de se cacher dans la lune : *Being chased / The firefly / Hides in the moon*

[8] Hikaru HAYASHI (1931-2012) – *L'Île nue*. Cette pièce est tirée du film *The Naked Island* (裸の島, *Hadaka no shima*), réalisé par Kaneto Shindō en 1960. Cette chanson, sur des paroles françaises d'Eddy Marnay, connut un grand succès dans les années 1960. Elle raconte la vie difficile d'un couple d'agriculteurs sur une île minuscule de la péninsule japonaise, qui cherchent en vain de l'eau douce pour leurs cultures. L'arrangement pour voix, flûte et harpe présenté ici est signé Vladimir Médail.

[9] Masami YAMAMOTO (1392-2003) – *Berceuse de l'albizia (Lullaby of Nemunoki)*. C'est une évocation de l'arbre à soie, appelé également albizia (en japonais : *nemunoki* ou « arbre dormeur »), qui est un arbuste au feuillage léger qui se couvre de pompons de fleurs roses en été. Les paroles sont un poème écrit par l'impératrice Michiko, grande amatrice d'art de poésie, quand elle était lycéenne. En 1966, Masami Yamamoto met en musique ce poème pour célébrer la naissance du deuxième enfant de l'impératrice, le prince Akishinomiya. Sa mélodie chaleureuse et ses mots devinrent rapidement populaires au Japon. La version enregistrée ici est un arrangement pour voix, flûte et harpe par La Compagnie Divague.

[10] Hikaru HAYASHI – *L'Enfant et le chemin de fer (Komodo to senro)*. Écrite en 1968 pour flûte et voix, sur un poème de Shuntarō Tanikawa, cette mélodie raconte l'histoire d'un enfant qui dessine un train devant un chemin de fer avant de se faire renverser par le train. L'œuvre est écrite dans un langage très personnel et évocateur.

[12] Paul VERLAINE (1844-1896) – *Chanson d'automne*, arrangée par Clémentine Decouture et Agnès Domergue. Comment faire un disque évoquant les saisons sans faire référence à ce poème célèbre entre tous, qui a inspiré tant de compositeurs de Reynaldo Hahn à Serge Gainsbourg ? Mélancolie de l'été qui prend fin ? L'automne amène vent et feuilles mortes...

[13] Kunihiko HASHIMOTO (1904-1949) – *Ochiba*. Directement inspirée de la *Chanson d'automne* de Verlaine, cette mélodie de Hashimoto est initialement écrite en 1930 sur une traduction japonaise du poète Ueda Bin. Celui-ci dira de Verlaine qu'il « *transmet la voix de la musique, tout en tentant de capter les effluves nostalgiques de la nuance*. » Originellement écrite pour voix et piano, la mélodie est arrangée ici par Laurent Coulomb pour soprano, alto et harpe. Lorsque nous avons su qu'Agnès Domergue était altiste et qu'elle acceptait de rejoindre notre enregistrement, les « sanglots longs des violons » se sont imposés à nous pour offrir à l'alto une partie propre.

[14] Traditionnel – *Kotbaram*. Chanson traditionnelle coréenne, cette mélodie annonce la joie de retrouver le printemps, dans un arrangement de Laurent Coulomb pour soprano, flûte et harpe.

[15] Traditionnel – *Sakura*. Chanson traditionnelle japonaise connue dans le monde entier, annonçant le printemps et les cerisiers en fleurs, arrangée ici par Clémentine Decouture et Agnès Domergue.

[18] **Traditionnel – Sōran Bushi**. C'est un des chants folkloriques traditionnels japonais les plus célèbres au Japon, à l'origine un chant de pêcheurs qui a connu de nombreux arrangements (dont beaucoup pour instrument seul, comme ici dans une version pour flûte et harpe par La Cie Divague) pour accompagner des danses pour se dynamiser : « *Mets du cœur à l'ouvrage ! Ho, hisse ! Ho, hisse !* »

Albert ROUSSEL (1869-1937) – Deux Poèmes chinois, op. 12. En 1907 et 1908, Roussel met en musique pour voix et piano deux textes de Henri Pierre Roché, qui reprennent une traduction anglaise de poésies chinoises réunies par d'Herbert Allen Giles dans *Chinese Poetry in English Verse*. Le premier poème [19] fait parler une jeune fille interdisant son jardin à un soupirant ; le second [20] évoque des amoureux éloignés que seuls les nuages pourraient rassembler. La version enregistrée ici est une transcription de Laurent Coulomb pour soprano, flûte et harpe.

Albert ROUSSEL – Deux Poèmes de Ronsard, op. 26. pour flûte et voix. Écrites en 1924 pour flûte et voix, ces deux pièces sont parmi les plus difficiles que l'on puisse confier à ce duo. Le recours aux poèmes de Ronsard est caractéristique de la période qui redécouvre les poètes de la Renaissance (on songe à Debussy ou Poulenc). Dans le n°1 [21], la flûte figurant le rossignol répond à la voix éplorée. Le n°2 [22] évoque la nature qui se fait messagère de l'amour du poète.

Laurent COULOMB – Sept Esquisses mythologiques, op. 54. Ce cycle pour soprano, flûte et harpe, sur des haïkus d'Agnès Domergue, a été écrit pour répondre au projet d'Étienne Orsini, directeur de l'Espace Andrée-Chédid d'Issy-les-Moulineaux, à l'occasion du salon du livre de haïku de 2020. Il s'agit de petits tableaux sonores fondés sur une ambiance, un caractère particulier, ou sur un jeu de figuralismes musicaux assez transparents. Voici d'abord, *Orphée* [24] aux portes de l'Hadès, solennel et inquietant, puis délivrant son chant éthéré. Le retour de la 1^{ère} section laisse entendre l'échec de sa quête. Avec *Pan* [25], la flûte pastorale se fait malicieuse pour évoquer les caprices du dieu, mais aussi un peu lascive et frissonnante, au contact de la voix soupirante. *Sirènes* [26] est une pièce à la fois ondulante comme les flots, lyrique et vaguement inquiétante, comme il se doit. *Méduse* [27] est une sorte de danse de la terreur, tendue et presque violente, qui traduit moins la paralysie de la victime que la jubilation perfide de la gorgone. *Icare* [28], déploration incrédule dont la flûte est presque absente, laisse la voix éplorée dans un chagrin rentré. Pour présenter *Narcisse* [29], les douces ondulations tracées par la harpe laissent le cantabile de la voix s'épanouir, puis s'inquiéter un peu de son destin. *Pandore* [30] laisse des frissons sensuels s'échapper d'une première section agitée. La pièce referme le cycle en demi-teinte : malgré l'inquiétude, ne faut-il pas espérer ?

[31] **Claude DEBUSSY (1862-1918) – Syrinx**. Incontournable du répertoire solo des flûtistes, *Syrinx* est une brève partition que Debussy compose en vue d'accompagner une scène de *Psyché*, pièce de Gabriel Mourey qui illustre la dernière mélodie que le dieu Pan est censé avoir jouée avant de mourir. Debussy écrit à Mourey : « Quel type de génie faut-il pour ressusciter ce vieux mythe duquel on a arraché toutes les plumes aux ailes de l'Amour ! » Très peu enregistré dans sa version originale, ce passage réunit la flûte et la voix en mélodrame (voix parlée avec accompagnement musical) ; cette disposition nous ramène directement à la source de l'œuvre telle que Debussy l'a pensée pour une destination précise. Pour échapper aux avances de Pan, la nymphe Syrinx se transforme en roseau ; lorsque Pan le découvre, il prélève quelques morceaux de roseau pour en faire la première flûte.

[32] **Claude DEBUSSY, Berceuse**. Debussy devait écrire une musique de scène pour une pièce de René Peter, *La Tragédie de la Mort*, qui ne sera finalement jamais représentée (mais publiée en 1899). Pour la romance chantée par la mère dès la première scène, il compose une admirable monodie, inspirée d'une vieille chanson poitevine, qui introduit à un monde féérique mais un peu amer. Longtemps restée inédite, cette mélodie pour voix seule est peu connue malgré sa grande beauté.

Laurent COULOMB – Cinq Portraits féériques, op. 55. Écrit sur des haïkus d'Agnès Domergue, ce cycle écrit en 2021 réunit soprano, alto et harpe. Chaque pièce essaie de présenter, non pas un résumé du conte original, mais une sorte de portrait imaginaire de chaque héroïne, par un figuralisme assez ludique. *La Belle au bois dormant* [34] est une sorte de prélude lyrique, comme une aria d'un autre temps. *La Princesse au petit pois* [35] est un scherzo aussi agité qu'une nuit de cauchemar, alternant avec une phrase d'une distinction blessée comme la distinguée princesse. Dans *La Petite Sirène* [36] la voix, seule et comme abandonnée, reste charmeuse et étrangement envoûtante à travers ses vocalises modales. *Raiponce* [37] s'ouvre sur les éclats de la harpe qui mettent en scène la sensualité des cheveux d'or. La dernière pièce évoque *Cendrillon* [38] : une valse lente fait dialoguer la voix et l'alto avant que les douze coups de minuit ne referment le conte dans la douceur.

Coulomb, Cinq Saisons de Bashō. Haïkus de Matsuo Bashō (1644-1694)

[1]-[2] *Printemps* 起きよ起きよ我が友にせん寝る胡蝶

<i>okiyo okiyo</i>	réveille-toi, réveille-toi !
<i>waga tomo ni sen</i>	je veux devenir ton ami,
<i>neru ko chō</i>	papillon endormi

[3] *Été* 月はあれど留守のやうなり須磨の夏

<i>tsuki wa are do</i>	la lune est pleine
<i>rusu no yō nari</i>	mais quelque chose manque –
<i>Suma no natsu</i>	l'été à Suma

[4] *Automne* あかあかと日は難面くも秋の風

aka aka to rouge incandescent
hi wa tsurenaku mo le soleil sans cœur
aki no kaze vent de l'automne

[5] *Hiver* 冬の日や馬上に氷る影法師

fuyu no hi ya ah ! soleil d'hiver
bajō ni kōru lorsque je suis à cheval –
kagebōshi mon ombre glacée

[6] *Nouvel An* 春立つとわらはも知るや飾り縄

haru tatsu to Une corde de paille de riz
warawa mo shiru ya à l'entrée du sanctuaire –
kazari nawa même l'enfant reconnaît le nouvel
 an

Traduction de L. Coulomb d'après Manna Ito

[8] *Hayashi, L'Île nue*. Paroles d'Eddy Marnay (1920-2003)

Ni le chant d'un oiseau
ni le cri d'un ruisseau
n'ont jamais couru dans mon île (2x)

Nous vivons chaque jour d'un soleil sans amour
qui a pris le sang de mon île (2x)

L'eau des fleurs qui fait chanter la terre
est là bas sur un rivage clair
et mes rames font plier la mer
sur de l'eau et pour de l'eau

Et toujours sans écouter nos pleurs
en ramant jusqu'à la fin du cœur
le chemin sera de sang et d'eau
sur de l'eau et pour de l'eau

[9] *Yamamoto, Berceuse de l'albizia*. Poème de S.M. Michiko Shōda (née en 1934)

ねんねの ねむの木 眠りの木
そっとゆすった その枝に
遠い昔の 夜(よ)の調べ
ねんねの ねむの木 子守歌
薄紅(うすくれなひ)の 花の咲く
ねむの木陰(かげ)で ふと聞いた
小さなささやき ねむの声
ねんね ねんねと 歌ってた
故里(ふるさと)の夜(よ)の ねむの木は
今日も歌って いるでしょか
あの日の夜(よ)の ささやきを
ねむの木 ねんねの木 子守歌

Autour des branches fines doucement secouées
Au loin, des airs nocturnes d'autrefois –
Un arbre à soie endormi

Dans les fleurs roses, à l'ombre de l'arbre à soie,
De légers murmures – des voix du pays des rêves
Qui chantaient : « endors-toi, endors-toi »

Cet arbre à soie dans la nuit, sur ma terre natale,
Est-ce qu'il résonne encore aujourd'hui
De ces airs des nuits passées ?
Un arbre à soie endormi

(adaptation française par La Compagnie Divague)

Nenne no nemunoki nemuri no ki
Sotto yusutta sono eda ni
Tooi mukashi no yo no shirabe
Nenne no nemunoki komoriuta

Usukurenai no hana no saku
Nemu no kokage de futo kiita
Chiisana sasayaki nemu no koe
Nenne nenne to utatteta

Furusato no yo no nemunoki wa
Kyou mo utaate iru deshoka
Ano hi no yoru no sasayaki wo
Nemunoki nenne no ki komoriuta

[10] Hayashi, *L'Enfant et le chemin de fer*. Poème de Shuntarô Tanikawa (né en 1931)

子供はその日も

忙しかった

線路を書くのに

忙しかった

道一杯の

どこまでも続く線路を

子供は毎日

忙しかった

道はどこまでも

続いていたので

白いチョークの

二本の線路は

いつまでたつても 終点がなかった

子供は毎日

忙しかった

その間

愛なしで

また愛ありで

人々は本当の

電車を乗り降りした

子供が線路を

書いている間

人々は垣根に

よつかかつて

笑っていたまま

泣いていた

愛なしで

また愛ありで

そうして或る日

子供が電車に

轆かれた時

夕陽はまるで

終点のように

白いチョークの

線路の向こうに

かかっていた

*L'enfant était très occupé ce jour-là aussi
Il était occupé à dessiner le chemin de fer
Qui s'étalait sur toute la longueur de la rue qui n'avait pas de fin.
L'enfant était occupé tous les jours
Puisque la rue n'avait pas de fin
Les deux lignes dessinées par la craie blanche
N'avaient pas de fin non plus.
L'enfant était occupé tous les jours
Pendant ce temps-là
Avec ou sans amour
Les gens montaient ou descendaient du train
Pendant que l'enfant dessinait le chemin de fer.
Les gens s'appuyaient sur les haies,
Pleuraient en riant,
Avec ou sans amour
Et puis un jour,
Lorsque l'enfant s'est fait renverser...
Le soleil couchant, comme si c'était le terminus,
Brillait sans fin au-delà du chemin de fer dessiné à la craie blanche.*
(traduction par La Cie Divague)

*Kodomo wa sono hi mo isogashi katta
Senro wo kaku noni isogashi katta
mitchi ippai no dokomadémo tsuzuku senro wo
Kodomo wa mainitchi isogashi katta
mitchi wa dokomade mo tsuzuité ita nodé
Shirô tchôku no Nihon no senro wa
Isumadé tatteru Shûten ga nakatta
Kodomo wa mainitchi isogashi katta
sono aida
Ai-nashi demata ai-ari dé
Hitobito wa hontô no Densha wo nori-ori shita
Kodomo ga senro wo Kaîté iru aida*

Hitobito wa kakiné ni yockka katté
Waratta mama Naité ita
Ai-nashi dé mata ai-ari dé
Sôshité aruhi
Kodomo ga densha ni hikaréta toki
Yûhi wa marudé Shûten no yô-ni
Shiroi tchôku no Senrono mukô-ni Kakatte ita.

[12]-[13] **Hashimoto, Ochiba (Chanson d'automne)**. Poème de Paul Verlaine (1844-1896)

Les sanglots longs
Des violons
De l'automne
Blessent mon cœur
D'une langueur
Monotone.

Tout suffocant
Et blême, quand
Sonne l'heure,
Je me souviens
Des jours anciens
Et je pleure

Et je m'en vais
Au vent mauvais
Qui m'emporte
Deçà, delà,
Pareil à la
Feuille morte.

(extrait des *Poèmes saturniens*)

落葉

秋の日の
杵^{きね} オロンの
ためいきの
身にしみて
ひたぶるに
うら悲し。

鐘のおとに
胸ふたぎ^{むねふたぎ}
色かへて
涙ぐむ
過ぎし日の
おもひでや。

げにわれは
うらぶれて
ここかしこ
さだめなく
とび散らふ
落葉かな。

*Aki no hi no
Vuioron no
Tameiki no
Mi ni shimite
Hitaburuni
Urakanashi.*

*Kane no oto ni
Munefutagi
Iro kaete
Namidagumu
Sugishi hi no
Omoideya.*

*Geni ware wa
Uraburete
Koko kashiko
Sadame naku
Tobichirau
Ochiba kana.*

(Traduction de Ueda Bin) 落葉

[14] **Kotbaram** (traditionnel coréen)

Le parfum des fleurs caresse doucement nos villages.
Cerisiers et abricotiers s'épanouissent comme des nuages et un parfum agréable nous enivre,
Et de nos villages s'exhalent l'odeur des fleurs.

Les gens ont souffert du froid et de la faim durant l'hiver,
Ils tremblent et se blottissent
Quelle désolante histoire !

Ah, oublie et laisse cela au loin.
Le parfum des fleurs nous enivre
et les nuages de fleurs flottent dans les cieux comme les papillons.

[15] **Sakura** (traditionnel japonais)

桜 桜
野山も里も
見渡す限り
霞か雲か
朝日に匂う
桜 桜
花ざかり

Cerisiers, cerisiers,
Sur les collines verdoyantes et les montagnes
Aussi loin qu'on peut voir.
Est-ce du brouillard ou des nuages ?
Parfum dans le soleil du matin.
Cerisiers, cerisiers,
Fleurs en pleine floraison.

桜 桜
弥生の空は
見渡す限り
霞か雲か
匂いぞ 出ずる
いざや いざや
見に行かん

Cerisiers, cerisiers,
À travers le ciel de printemps,
Aussi loin qu'on peut voir.
Est-ce du brouillard ou des nuages ?
Parfum dans l'air.
Viens maintenant, viens,
Regardons enfin !

sakura sakura
noyama mo sato mo
mi-watasu kagiri
kasumi ka kumo ka
asahi ni niou
sakura sakura
hana zakari

sakura sakura
yayoi no sora wa
mi-watasu kagiri
kasumi ka kumo ka
nioi zo izuru
izaya izaya
mini yukan

[16] **La Cigale et la fourmi.** Haïku d'Agnès Domergue

Sous la canicule
la diva joue de la cymbale
entracte sous la neige

Extrait de *Auprès de la fontaine* © éditions Thierry Magnier, 2016 © Éditions Thierry Magnier, tous droits réservés.

Roussel, Deux Poèmes chinois, op. 12.

[19] À un jeune gentilhomme. Ode chinoise. Poème de Henri Pierre Roché (1879-1959)

N'entrez pas, Monsieur, s'il vous plaît,
Ne brisez pas mes fougères,
Non pas que cela me fasse grand'peine,
Mais que diraient mon père et ma mère ?
Et même si je vous aime,
Je n'ose penser à ce qui arriverait.

Ne passez pas mon mur, Monsieur, s'il vous plaît,
N'abîmez pas mes primevères,
Non pas que cela me fasse grand'peine
Mais, mon Dieu ! que diraient mes frères ?
Et même si je vous aime,
Je n'ose penser à ce qui arriverait.

Restez dehors, Monsieur, s'il vous plaît,
Ne poussez pas mon paravent,
Non pas que cela me fasse grand'peine,
Mais, mon Dieu ! qu'en diraient les gens ?
Et même si je vous aime,
Je n'ose penser à ce qui arriverait.

[20] Amoureux séparés. Poème de Henri Pierre Roché (1879-1959)

Dans le royaume de Yen un jeune galant réside,
Dans le royaume de Chao une belle demoiselle habite.
A vrai dire, ces royaumes ne sont pas très distants,
Mais une chaîne de monts à pic les sépare bel et bien.
« Vous, nuages, sur vos fortes poitrines, emportez-moi
Vents, soyez mes chevaux et galopez ! » [...]

Les nuages du ciel n'écourent pas la voix,
La brise changeante s'élève et retombe,
Je reste dans l'amertume de mes pensées
Songeant à la bien-aimée que je n'atteindrai pas.

Roussel, Deux Poèmes de Ronsard, op. 26. Poèmes de Pierre de Ronsard (1524-1585)

[21] Rossignol, mon mignon, qui dans ceste saulaie
Vas seul de branche en branche à ton gré voletant,
Et chantes à l'envie de moi qui vais chantant
Celle qui faut toujours que dans la bouche j'aie,

Nous soupignons tous deux:
Ta douce vois s'essaie
De sonner l'amitié d'une qui t'aime tant,
Et moi, triste, je vais la beauté regrettant
Qui m'a fait dans le cœur une si aigre plaie.

Toutefois, Rossignol, nous différons d'un point
C'est que tu es aimé, et je ne le suis point,
Bien que tous deux aions les musiques pareilles:

Car tu fleschis t'amie au dous bruit de tes sons,
Mais la mienne, qui prend à dépit mes chansons,
Pour ne les escouter se bouche les oreilles.

[22] Ciel, aer et vens, plains et mons decouvers,
Tertres fourchus et forêts verdoiantes,
Rivages tors, et sources ondoiantes,
Taillis rasés et vous, bocages verts,

Antres moussus à demi-front ouvers,
Près, boutons, fleurs et herbes rousoiantes,
Coutaus vineus et plages blondoiantes,
Gâtine, Loir, et vous, mes tristes vers :

Puisqu'au partir, rongé de soin et d'ire,
A ce bel œil, l'Adieu je n'ai sceu dire,
Qui près et loin me détient en émoi,

Je vous suppli, Ciel, aer, vens, monts et plaines,
Taillis, forêts, rivages et fontaines
Antres, près, fleurs, dites-le-lui pour moi.

Coulomb, Sept Esquisses mythologiques, op. 54. Haïkus d'Agnès Domergue.

24 Aux portes de l'enfer
les larmes de sa lyre
bercent le chien

25 Quel triste soupir !
la roselière en frissonne
do ré mi fa sol...

26 D'écaïlle en oiseau –

grisé par un chant
bleu-marine

- 27 Pétrifient la peur
et sifflent l'allégresse –
les yeux venimeux
- 28 La cire au soleil
fond comme la neige –
les plumes mortes
- 29 Au clair de l'eau
la fleur se mire et s'admire –
les herbes jalouses
- 30 Un frisson s'échappe
en découvrant l'interdit –
piège d'espérance

Extraits de *Autrefois l'Olympe... Mythes en haïku*, Éditions Thierry Magnier, 2015
© Éditions Thierry Magnier, tous droits réservés.

[31] Debussy, *Syrinx*. Texte de Gabriel Mourey (1865-1943)

N'est-ce pas du bord
Des roseaux creux où elle a répandu sa vie
Que le souffle de Pan donne l'essor
Aux sons ailés; aux rythmes d'or
Qui font germer dans le cœur des hommes la joie?
N'est-ce pas l'âme de Syrinx qui d'un vol droit
Et clair par delà les confins de l'éther bleu,
Monte enchanter les astres et les dieux?
Mais voici que Pan de sa flûte recommence à jouer...
Prodige! Il semble que la nuit ait dénoué
Sa ceinture et qu'en écartant ses voiles
Elle ait laissé, pour se jouer,
Sur la terre tomber toutes les étoiles...
Oh ! comme, dans les champs solennels du silence,
Mélodieusement elles s'épanouissent !
Crois-tu que l'amant d'Eurydice
Faisait vibrer de plus touchants
Et plus sublimes chants
Les cordes d'airain de sa lyre?
Non, n'est-ce pas?
Si tu savais...

Tais-toi, contiens ta joie, écoute.

Si tu savais quel étrange délire
M'enlace, me pénètre toute !
Si tu savais... je ne puis pas te dire
Ce que j'éprouve. La douceur
Voluptueuse éparse en cette nuit m'affole...
Danser, oui je voudrais, comme tes sœurs,
Danser... frapper de mes pieds nus le sol
En cadence et, comme elles, sans effort,
Avec d'harmonieuses poses,
Éperdument livrer mon corps
À la force ondoyante et rythmique des choses !
Celle-ci qui, dans sa grâce légère;
Élève vers le ciel là-bas
Ses beaux bras,
Ressemble, aux bords des calmes eaux
Où elle se reflète, à un grand oiseau
Impatient de la lumière...
Et celle-là que des feuilles couronnent
Et qui, complaisamment, donne
Aux lèvres de la lune à baiser ses seins blancs
Et l'urne close de ses flancs...

Et cette autre tout près qui, lascive, sans feinte,
Se roule sur ce lit de rouges hyacinthes...
Et cette autre dont on ne voit plus que les yeux
Étinceler, telles deux tâches
De soleil, dans la frondaison de ses cheveux
Qui l'enveloppent et la cachent...
Par la chair d'elles toutes coule un feu divin
Et de l'amour de Pan toutes sont embrasées...
Et moi, la même ardeur s'insinue en mes veines ;
Ô Pan, les sons de ta syrinx, ainsi qu'un vin
Trop odorant et trop doux, m'ont grisée ;
Ô Pan, je n'ai plus peur de toi, je t'appartiens ! ...

Extrait de *Psyché*, Acte III, scène 1.

[32] **Debussy, *Berceuse***. Texte de René Peter (1872-1947)

Il était une fois une fée
qui avait un beau sceptre blanc.
Il était une plaintive enfant
qui pleurait pour des fleurs fanées.

La fée en la voyant pleurer
détacha des fleurs de son sceptre
et les laissa doucement tomber ;
l'enfant les noua dans ses tresses
et lui dit : « En as-tu encore ? »

Il en tomba mille et mille autres
le long de ses yeux, le long de sa bouche,
des mauves, des jaunes et des rouges ;
l'enfant en couvrit ses épaules.
Il lui dit : « En as-tu encore ? »

Il en tomba tout autour d'elle,
autant de parures nouvelles,
des colliers clairs, des ceintures d'or,
d'autres couraient le long de ses jambes,
cachant ses pieds sous des guirlandes.
« En as-tu ? En as-tu encore ? »

La blanche fée enfin descendit ;
elle ôta des cheveux de la petite fille
les fleurs répandues les premiers
et qui étaient déjà flétries.

Mais l'enfant les lui prit des mains
et les jeta sur le chemin
avec de légers cris de colère.
Et la fée, la blanche fée dit :
« Pourquoi jeter ces fleurs sur le chemin ?
Tandis qu'elles passent d'autres naissent :
c'est ton bonheur que tu laisses. »

Extrait de *La Tragédie de la Mort* (1899).

[33] **Blanche neige**. Haïku d'Agnès Domergue

Portée à sa bouche
une pomme jalouse
parfum de poison

Extrait de *Il était une fois* © éditions Thierry Magnier, 2013. © Éditions Thierry Magnier, tous droits réservés.

Coulomb, *Cinq Portraits féériques*, op. 55. Haïkus d'Agnès Domergue.

[34] La belle enfant dort
elle s'est piqué le doigt
s'éveille l'aurore

[35] Nuit cahotée
sous le poids des matelas

Aïe ! Un pois sournois

[36] Marcher sur le sable
se fondre dans l'écume
écailles de poisson

[37] Un amour tressé
de cheveux d'or et de soie
clac ! les ciseaux

[38] Citrouilles et haillons
s'oublie le temps d'une danse
minuit dit la lune

Extraits de *Il était une fois... Contes en haïku*,
éditions Thierry Magnier, 2013 © Éditions Thierry Magnier, tous droits réservés.